

## COMPTES RENDUS, RÉCENSIONS, NOTES POROČILA, OCENE, ZAPISI

**GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE ET BIOLOGIE DU LANGAGE: AUTOUR DE JULES GILLIÉRON.** Édité par Peter Lauwers, Marie-Rose Simoni-Aurembou, Pierre Swiggers, Orbis supplementa t. 20, Leuven – Paris – Dudley, MA, Peeters Leuven 2002 ; 212 pp.

Écrire un compte rendu sur une œuvre ayant trait à Jules Gilliéron me fait nécessairement penser à mes études de français à l'Université de Ljubljana après la deuxième guerre mondiale. À cette époque-là, *L'Atlas Linguistique de la France* était déjà accessible aux étudiants. Les professeurs de français de la jeune université, née à peine en 1919, sentaient le besoin, pour les études de linguistique française, d'avoir à leur disposition cette œuvre qui, évidemment, avait déjà une renommée remarquable au-delà des frontières strictement romanes. Les autorités culturelles françaises étaient très favorables à la nouvelle université dans une petite ville méconnue ou, mieux, oubliée depuis l'époque lointaine des Provinces illyriennes. Pour s'en assurer il suffit de rappeler le nom du lecteur de français envoyé en 1921 pour encourager les études du français Lucien Tesnière.

\*

Le livre dont nous nous occupons est un recueil d'études dédié à la mémoire de Horst Geckeler. Comme l'expliquent les éditeurs, le recueil a été constitué à la suite d'une journée d'études organisée par Paris III en 1998, les exposés de cette rencontre ayant été ensuite remaniés et complétés. Une bibliographie exhaustive, composée par Peter Lauwers et Pierre Swiggers, clôt le volume (pp. 189-212) ; on y trouve énumérés les différents travaux de Jules Gilliéron (les monographies et les articles parus dans des revues, ainsi que ses comptes rendus de divers travaux scientifiques). Cette bibliographie comporte une nouveauté très utile : les comptes rendus des autres linguistes placés immédiatement après l'ouvrage de Gilliéron auquel ils ont traité. On peut dire que tous les grands linguistes de l'aire romane et d'ailleurs ont réfléchi sur l'ALF et sur les études que Gilliéron a conçues à partir des matériaux proposés dans l'Atlas. L'image scientifique du linguiste suisse est complétée par la liste de ses manuscrits consacrés en partie aux patois français en Suisse, mais contenant aussi les carnets de l'ALF. La bibliographie s'achève par une liste des instruments de travail où sont réunies les "notices rétrospectives", les études sur les conceptions de Gilliéron ou sur la géographie linguistique ; on y trouve les manuels de linguistique roma-

ne et même ceux de linguistique générale pour lesquels sont minutieusement énumérées les pages où sont discutées les idées de Gilliéron. Pour montrer l'extrême précision des auteurs de la bibliographie, mentionnons également ceci : les remarques du linguiste italien Carlo Tagliavini concernant les idées de Gilliéron apparaissent dans la section des manuels de linguistique ainsi que dans la section de linguistique romane (c'est là que figurent les références de son ouvrage intitulé *Origini delle lingue neolatine* suivies des pages ayant trait à Gilliéron).

Le recueil est introduit par un panorama exhaustif des idées du romaniste suisse en matière de linguistique sous le titre de "Géographie linguistique et biologie du langage : l'apport de Jules Gilliéron". Les trois auteurs, Peter Lauwers, Marie-Rose Simone-Aurembou, Pierre Swiggers, soulignent que l'œuvre de Gilliéron dans le domaine de la linguistique n'a pas été suffisamment prise en compte et que son originalité et son actualité mériteraient d'être appréciées à leur juste valeur. Après un bref portrait de Gilliéron, de sa vie et de son activité universitaire et pédagogique, les auteurs s'intéressent à son œuvre. Ils restituent son approche linguistique par rapport à sa formation scientifique. En effet, le dernier quart du dix-neuvième siècle et le commencement du vingtième étaient complètement dominés par les "Junggrammatiker", les néogrammairiens, de l'école sortie des sphères universitaires allemandes se démarquant de l'approche comparatiste. On sait aussi que l'école néogrammairienne a salué chaleureusement l'apparition de la nouvelle méthode, la géographie linguistique, sans pouvoir prévoir que la nouvelle méthode avec des données recueillies dans la réalité de la langue parlée, aurait à détruire la conviction aveugle en l'infaillibilité des lois phonétiques (jugées "de fer"), indiscutable selon les néogrammairiens.

Le deuxième chapitre réalisé par Piet Desmet, Peter Lauwers et Pierre Swiggers, est consacré à la dialectologie française. Il s'agit d'un chapitre essentiel ; en effet, la géographie linguistique se base sur l'étude des langues vivantes. Ce chapitre présente Gilliéron comme un innovateur. On sait de l'histoire de la langue française qu'elle a été, dans sa version écrite, dominée par Paris, au moins à partir du décret royal de Villiers-Cotterêt. Plus tard, la Révolution voit dans les parlers régionaux l'attachement à l'ancien régime et recommande aux citoyens de les abandonner. Par conséquent, la conception de Gilliéron, visible aussi dans ses petites enquêtes réalisées vers la fin du XIXe siècle, ouvre dans la recherche linguistique un courant révolutionnaire. Les auteurs décrivent minutieusement la situation trouvée par Gilliéron et, tout en ne partageant pas son idée de l'individualité substantielle des dialectes (selon laquelle il serait impossible de délimiter un dialecte), retracent sa méthode d'investigation où sont définies des unités comportant des caractéristiques propres.

L'idée de Gilliéron (exposée par les auteurs p. 45) est que d'importants phénomènes linguistiques comme l'homonymie, la polysémie, l'étymologie populaire et la contamination ne sont pas explicables par les lois phoniques : un phénomène linguistique fait partie de la création de l'individu. Cette idée nous fait penser à Uriel

Weinreich qui, dans *Les Langues en contact*, situe le champ du changement linguistique au niveau du langage de l'individu. Pour cela, l'étude de la langue parlée, des patois, est plus sûre que les recherches en linguistique comparée.

La méthode d'investigation de Gilliéron dans ses études dialectales est très bien présentée dans le chapitre sur le développement de la dialectologie française et les dix pages de références auxquelles s'ajoutent quelque quatre-vingts notes enrichissent l'exposé. Il semble que les auteurs des exposés publiés se soient donnés comme principe de ne pas surcharger le texte d'exemples : les notes (dans tout le recueil il y en a plusieurs centaines ; trop à première vue) ont pour objectif de rendre le texte plus clair.

Dans le chapitre suivant, Marie-Rose Simoni-Aurembou analyse, à la suite de la lecture minutieuse des cahiers d'enquête, la méthode du travail sur le champ. L'idée d'un seul enquêteur est plutôt rare : elle a été appliquée pour l'*ALI*, l'*Atlante Linguistico Italiano*, dont on attend encore toujours l'impression complète ; l'enquêteur, le linguiste frioulan Ugo Pellis, a conduit l'enquête a peu près vingt ans après Edmond Edmont. Les enquêtes presque contemporaines ayant précédé la constitution de l'*AIS*, *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Süd-schweiz* de Karel Jaberg et Jakob Jud, ont été réalisées par quatre explorateurs : Scheuermeyer pour l'Italie septentrionale, Franceschi pour l'Italie centrale, Rohlf's pour l'Italie méridionale et Bottiglioni pour la Sardaigne. L'*ASLEF*, *Atlante Storico Linguistico Etnografico Friulano*, en a inclus davantage, et pour cause : en dehors des territoires frioulans, il y a sur le terrain exploré des zones slovènes et allemandes. Cela montre assez clairement les difficultés et responsabilités accompagnant la conduite des travaux précédant la composition d'un grand atlas linguistique. L'exploit réalisé par Gilliéron il y a plus de cent ans pour la réalisation de l'*ALF* en est d'autant plus admirable. Marie-Rose Simoni-Aurembou souligne que l'*ALF* n'est pas seulement une entreprise phonétique, comme l'étaient les atlas mineurs pour lesquels Gilliéron avait lui-même dirigé l'enquête. Elle juge que la participation d'Edmont au travail a été trop peu valorisée, opinion également émise par l'éminent dialectologue roumain Sever Pop. Toutefois, même si le réseau des points à explorer n'a pas été défini dans les moindres détails, il n'en reste pas moins vrai que la conception de l'enquête revient à Gilliéron lui-même. Évidemment, l'auteur a raison d'attribuer à Edmont une certaine indépendance dans le choix des informateurs et même des localités à explorer. Il s'agit d'un travail sur le champ. Du reste, comme l'affirme Guilléron lui-même (citée par M.-R. Simoni-Aurembou, p. 67), "l'Atlas ne devait pas être l'œuvre d'un linguiste" ou de lui même, car "il ne présenterait point les mêmes garanties de désintéressement" (Gilliéron : introduction de *Généalogie des mots*).

La partie centrale du recueil est structurée autour de trois domaines, désignées sous une forme condensée dans les titres : contrainte et liberté (pp. 79-112), les lois phoniques (pp. 113-148), l'étymologie (pp. 149-165). Les travaux de Gilliéron sont présentés, minutieusement analysés et soumis à la critique : le recueil n'a pas pour objectif de se répandre en louanges sur le travail du chercheur, mais de mettre en

évidence tant ses mérites et son esprit innovateur que les idées considérées souvent comme discutables. Ainsi, en parlant de la contrainte et de la liberté dans la langue, Peter Lauwers souligne que la vision de Gilliéron sur la pathologie et la thérapeutique est due à sa conviction que la langue est régie surtout ou exclusivement par la nécessité et non par l'esprit créateur, par la liberté créatrice (p. 103). On pourrait dire que le linguiste conçoit chaque changement intervenant dans la langue comme nécessaire, ce qui ne saurait être toujours vrai. Dans toutes les langues, il existe des homonymies et polysémies ; c'est au locuteur de décider si une homonymie doit être considérée comme "gênante", c'est-à-dire si la collision de deux mots ou de deux structures dans un contexte identique ou semblable peut gêner la compréhension. En allemand, par exemple, un substantif comme "Dichtung" ne pose aucune difficulté. Certes, la brièveté du mot français multiplie les problèmes.

Les auteurs, Peter Lauwers et Pierre Swiggers, préfèrent à l'expression "lois phonétiques" celle de "lois phoniques" (note 2, p. 113) qui englobe aussi le côté phonologique. Ils mettent en relief l'attitude de Gilliéron devant ce que l'on appelle les lois phoniques. Pour Gilliéron, la langue fait l'objet d'une activité consciente, thérapeutique (p. 119). Les auteurs constatent que les lois – on préférerait peut-être parler de tendances – sont dans la langue d'une extrême importance en raison des conséquences fâcheuses qui en découlent, c'est-à-dire les états pathologiques et la thérapie y remédiant (p. 122). Il n'est pas surprenant que Gilliéron ait consacré tant d'espace et d'énergie (créatrice!) à l'analyse des cas d'intervention thérapeutique. La recherche dominante (qui date de ses années de formation scientifique) a été marquée par des questions phonétiques, par les lois phonétiques des néogrammairiens, lois infailibles et intangibles, qui régissent rigoureusement tous les changements d'une langue donnée à une époque donnée : tout le reste ne doit être considéré que comme des déviations sujettes à être éliminées. Les deux auteurs jugent que Gilliéron n'a pas ébranlé les soubassements théoriques sur lesquels reposent les lois phoniques, quand même, pour lui la vraie constante a été l'approche globale de la variété linguistique s'étalant dans l'espace. Ils considèrent son approche comme une nouvelle science étymologique, qui met au premier plan la sémantique et réduit la phonétique aux dimensions d'une science auxiliaire (p. 142). De telles vues ont eu un impact sur l'histoire de la sémantique : la seule étymologie ne satisfait pas. Gilliéron cherche l'explication du changement linguistique dans les procédés dialectiques d'actions contraignantes et de réactions thérapeutiques.

Les éditeurs ont bien fait d'ajouter une contribution de Pierre Swiggers exposant les critiques du dialectologue et phonéticien Georges Millardet à l'encontre des idées de Gilliéron (pp. 167-187). Millardet a pour la première fois formulées ces critiques dans son ouvrage intitulé *Linguistique et dialectologie romanes. Problèmes et méthodes* paru en 1923, donc à l'époque où les travaux de Gilliéron basés sur les matériaux de l'*ALF* commençaient à être connus. La première guerre mondiale, bien sûr, a empêché la publication de la production scientifique ou, du moins, retardé de quelques

années sa diffusion. C'est ce dont témoigne, par exemple, la lente et tardive influence de Saussure. Millardet s'oppose à la synchronie caractérisant la dialectologie gilliéronienne (p. 173). Pourtant, la vision synchronique est la condition fondamentale de toute enquête linguistique, vu que celle-ci se fixe pour objectif de constater une situation à un moment donné. Il suffit de se référer de nouveau à Gilliéron qui, dans la *Généalogie* déjà citée, s'oppose à toute donnée temporelle (notamment les mentions telles que "vieilli"). De son côté, Millardet défend le comparatisme traditionnel et la grammaire comparative dont il est le disciple. Swiggers énumère les objections de Millardet à la méthode et surtout à la vision des changements linguistiques. La géographie linguistique ne peut se substituer au comparatisme traditionnel. D'après lui, elle manque de profondeur historique ; elle n'explique pas, n'étudie pas les textes localisés, et, en outre, ne tient pas compte des changements connus par le monde linguistique roman. Rien de surprenant, puisque l'enquête renseigne sur la langue, plus exactement sur une certaine langue parlée à une époque donnée.

La contribution de Jacques Chaurand s'intéresse aux travaux étymologiques (pp. 149-165). L'auteur examine les vues de Gilliéron en prenant comme exemple son analyse des verbes "moudre" et "traire" ainsi que celle de "clore" et "fermer". L'auteur souligne que l'histoire du mot ne peut pas avoir un cours linéaire, car il entre soit en collision soit en concurrence avec un autre mot (p. 154). L'auteur se montre critique envers certaines interprétations de Gilliéron jugées parfois trop proches de l'étymologie savante. Cependant, il reconnaît au linguiste le mérite de prendre en compte dans ses analyses l'apport de la sémantique sans se contenter de passer par les seuls chemins tortueux de la phonétique.

\*

Jules Gilliéron est une des personnalités-clés de la linguistique romane du début du XXe siècle. Le recueil des exposés publiés offre des aspects approfondis, parfois méconnus, des réflexions non seulement sur un linguiste, mais sur un mouvement de toute première importance, sur une vision nouvelle de la langue : elle est étudiée et vue synchroniquement, sans que l'étude devienne immanentiste ou structuraliste. Contre les lois phoniques des néogrammairiens, Gilliéron insiste sur l'individualité du mot : chacun d'eux a son histoire qu'il faut étudier.

Les collègues de Louvain nous ont fait une grande faveur en nous présentant dans une édition aussi impeccable sur le plan technique des études modernes sur Jules Gilliéron et sur le courant linguistique qu'il incarne.

Mitja Skubic